

—Pas trop, je vous l'assure.

—Alors ce n'est pas un mariage d'inclination que vous faites ?

—Non, non ! je ne suis pas assez riche et je ne dois m'éprendre de personne. On répète très-souvent devant moi qu'une fille bien née ne doit avoir aucune préférence dans le cœur. Seulement, si un grand seigneur très-riche voulait bien devenir follement amoureux de moi, ma mère serait la plus heureuse et la plus triomphante des mères. Pauvre femme ! elle attendra long-temps. Les jeunes gens ont trop bien appris l'arithmétique depuis un temps pour songer à moi. L'arithmétique est l'ennemie jurée des jeunes filles ; c'est un préservatif assuré contre l'amour qu'elles pourraient inspirer.

—Cependant vous êtes riche, je crois ?

—Non, pas du tout. Ma mère a un très-beau douaire, et paraît riche ; mais j'ai des frères et des sœurs tous mariés et en possession de légitimes héritiers. J'ai dix mille livres de rente, pas davantage : donc je ne puis plaire qu'à ceux qui n'ont rien.

—Et pourquoi cela ? Je ne comprends pas la logique de ce raisonnement.

—Parce que ceux qui possèdent, ne fût-ce que six mille livres de rente, sont infiniment plus riches vivant garçons qu'ils ne le seraient avec seize mille livres de rente et une femme à loger, vêtir et nourrir. Ma mère sait merveilleusement cela, aussi elle a placé ses espérances ailleurs ; et pour essayer de l'effet de mes charmes, elle me mène depuis deux ans à toutes les ambassades afin d'y rencontrer des étrangers.

—Pourquoi des étrangers ?

—Parce qu'ils passent pour plus riches et moins bons calculateurs que les Français.

—On pourrait bien se tromper.

—Peut-être. Et d'ailleurs, que voulez-vous ? je ne sais pas être aimable pour tous les vieux princes russes, allemands, goths, bossus, boiteux ou manchots, que nos mères se sont mises à cajoler pour nous. Aussi la mienne dit-elle en riant, mais avec un grand fonds de tristesse, que je suis d'une très-difficile défaite.

—Eh bien ! pourquoi veut-elle donc se défaire de vous ?

—Parce qu'il faut bien marier sa fille.

—Mais, quelle nécessité ?

—C'est l'usage ; et une mère ne passe pour avoir bien rempli son devoir maternel que quand, vaille que vaille, elle a marié tous ses enfants.

—Votre société française est singulière, en vérité ! donc, pour vous conformer à l'usage, vous, ma chère Marguerite, à qui j'ai vu de tout autres

idées, vous vous mariez seulement pour en finir, ainsi que vous disiez tout-à-l'heure. Et quel homme est celui que vous devez épouser ?

—Je ne sais trop, répondit nonchalamment Marguerite.

—Est-il beau ?

—Voilà bien une question d'Anglaise. Non, il n'est ni beau ni laid.

—Est-il jeune ?

—Ni vieux ni jeune, trente-trois ans à peu près.

—Est-il riche ?

—Non, je dirais qu'il n'est ni riche ni pauvre, si ce n'est qu'il n'est vraiment pas assez riche à beaucoup près pour vivre dans la haute société dans laquelle son mariage va le placer, et qu'il faudra nécessairement que nous passions ensemble beaucoup de temps à la campagne, non pour y avoir une belle et large existence comme on la mène en Angleterre, mais pour y vivre mesquinement pendant huit mois, afin d'en passer quatre à Paris convenablement.

—A-t-il de l'esprit pour défrayer tout ce long temps que vous passerez ensemble éloigné du monde ?

—Eh non ! il n'est point sot, mais il n'a point d'esprit ; il n'est pas bon, du moins de cette bonté forte et généreuse qui n'appartient qu'aux gens d'élite, mais on dit aussi qu'il n'est pas méchant ; il n'est pas grand, il n'est pas petit ; il n'a pas l'air extrêmement provincial quoiqu'il vienne, comme Petit-Jean, d'Amiens pour être suisse ; il n'a pas un grand nom, il n'en a pas un trop obscur, il est dans le medium de tout ; et jusqu'à sa voix (car il chante) a subi cette loi fatale de juste milieu dans lequel il semble avoir été pétri de toute éternité : c'est un baryton, la seule voix pour laquelle je me sente une aversion prononcée.

—Mais, ma pauvre enfant, vous qui n'aimez que les extrêmes et à qui le médiocre a toujours été odieux, comment allez-vous faire ?

—Je n'en sais rien.

—Je ne vous donne pas deux ans pour mourir de dégoût et d'ennui.

—Je le crois."

Et mademoiselle de Bussy, la tête appuyée sur sa main, faisait danser un de ses petits pieds dans une cadence rapide, ainsi qu'il arrive quand on veut paraître calme au dehors et que cependant on éprouve une grande agitation intérieure.

« Quelle folie ! reprit Diane ; en vérité, Marguerite, je ne vous comprends pas. On voit bien que vous ne savez guère encore ce que c'est que le mariage ; ses difficultés, ses exigences, son despotisme. Vous ne comprenez pas à quel point